

**L'** ART au présent est à la Biennale de Paris. Ceux qui s'y précipitent croient vivre le grand événement de la modernité promise. Auront-ils la sagesse de se souvenir que le présent, en art, est la maladie qui le mène à la mort et que l'art est malade depuis un siècle de sa modernité?

**P** LETHORIQUE, la Biennale de Paris déborde des locaux qui lui sont attribués (centre Beaubourg, musée d'Art moderne de la Ville de Paris), alors elle s'installe partout où on l'accueille(1). Ce raz-de-marée artistique traduit-il une réelle vitalité de la production? N'offre-t-il pas plutôt une image de l'espèce de fièvre qui habite le public avide d'art comme on l'est d'oxygène? Le besoin créant la cause, les artistes sont fêtés, se multiplient. Et l'inflation apparaît.

Résultat de l'éclatement des structures d'antan, des normes habituelles, cette surproduction n'est-elle pas plutôt une menace pour l'art? A de telles questions répond une exposition consacrée aux années de crise qui ont accompagné la création et la dissolution du mouvement impressionniste (1882-1902).

A Saint-Germain-en-Laye, dans ce qui fut l'atelier de Maurice Denis, une exposition « *L'Eclatement de l'impressionnisme* », rassemble des œuvres de Seurat, Toulouse-Lautrec, Van Gogh, Bonnard, Gauguin, Redon, Vuillard et Maurice Denis qui illustrent cette diversité des tendances au-delà de l'impressionnisme. On a tout intérêt à visiter ces deux manifestations dans la même perspective. S'y profile ce nouveau type d'artiste producteur non plus d'objets à fonction décorative mais perturbateur de l'ordre social.

Dans sa volonté de rassembleur, la Biennale ne favorise-t-elle pas les

sous-produits, les suiveurs, la médiocrité?

Et les « grands » de demain y sont-ils présents?

L'incertitude accompagne désormais le plaisir de voir, et cette situation équivoque, inconfortable date de ces années où l'artiste était, pour sa survie, contre l'ordre social. Tout a commencé en 1886. 1886. Serait-ce une année comme les autres? La France vit sous la présidence de monsieur Jules Grévy, la III<sup>e</sup> République est secouée par la crise du boulangisme, mais la bourgeoisie triomphe et les affaires sont prospères. Dans l'éphéméride des arts et des lettres, on note la publication de *Pêcheurs d'Islande* de Pierre Loti, de *l'Œuvre*, d'Emile Zola; on inaugure le musée du Luxembourg où triomphe « l'art pompier ». Cette année justement, Léon Bonnat, J.-P. Laurens, Rochegrosse y vont chacun de leur « tartine » pour le « Salon », manifestation mondaine qui fait et conforte les réputations, et au cours duquel on distribue les médailles. Car c'était une époque où l'on médaillait les peintres, parmi leurs œuvres, comme les soldats sur un champ de bataille. Parmi les victoires du moment, celle de Rochegrosse avec *la Folie du roi Nabuchodonosor*.

Liszt meurt, et dans ce crépuscule des dieux, c'est aussi la disparition de Louis II de Bavière: un certain monde disparaît avec lui, fait de facilité et de fantaisie, de folie encore possible.

On fête la liberté à New York qui inaugure la statue du Français Bartholdi. Le crépuscule n'est pas pour tout le monde. Un événement pictural: la dernière exposition des Impressionnistes. Elle se tient au-dessus du restaurant de la Maison Dorée, au coin de la rue Laffitte et du boulevard des Italiens. Conscients de la désagrégation de leur groupe, les impressionnistes ne s'affichent même pas comme tels. Ce sera donc du 15 mai au 15 juin, la « *Huitième Exposition de peinture* », avec Degas et ses amis Tissot, Zandemeneghi, Mary Cassatt et Bracquemond, Pissarro et ses protégés Seurat et Signac, Berthe Morisot, Redon, Gauguin et son copain Schuffenercker. En fait,

aucun ou presque des impressionnistes orthodoxes (Pissarro tend maintenant au pointillisme) ni Monet, ni Sisley, ni Renoir. La critique qui avait fini par admettre la division du ton, la touche fragmentée, l'espace sensible traduit par les impressionnistes, se sentait à nouveau déconcertée par la nouveauté de ceux qui allaient prendre le relais: Gauguin, Seurat que rejoindraient bientôt Cézanne et Van Gogh. Tant il est vrai que l'art allait connaître de très profonds changements. Mais contrairement aux idées reçues moins avant et pendant l'impressionnisme qu'après.

Un autre événement en 1886: la publication dans *la Vogue* des poèmes de Rimbaud. Ce sont les *Illuminations*, ces paysages de villes, surréels, et fabuleux. Si modernes, si fantastiques dans leur énoncé, leur rythme, d'une beauté fière et sauvage. Et alors même qu'il est ainsi publié, Rimbaud trafique des armes dans le désert, pour le compte d'un certain Ménélick. L'homme et l'œuvre semblent ici dissociés mais, de fait, dans un si total engagement suicidaire, que c'est le profil d'un nouveau type de créateur qui se dessine.

Dans un espace trop court, des idées, trop nombreuses pour être totalement vécues, sont avancées, rejetées. Car on consomme les idées comme du prêt-à-porter. Bon à jeter. On avance de plus en plus vite dans une sorte de forêt vierge où l'on n'obéit plus qu'à ses caprices. Parce qu'entraîné dans un tel mouvement de fuite en avant qu'on n'a même pas le temps d'analyser sérieusement ce qui est offert. Et que l'on estime dépassé. Parce qu'on croit qu'est dépassé tout ce qui est d'hier, oubliant que demain est déjà derrière nous à ce rythme. Et la création artistique est sans doute la plus fortement conditionnée par cette frénésie malade. Elle bouscule les propositions, et les hommes, dans un rythme tel qu'ayant à peine vécu, ils seront déjà morts à nos yeux, à notre pensée, à notre mémoire. Quelle richesse devant nos yeux! Mais quel gâchis!